



Grandir avec le vivant

Flore et faune dans les rites de passage

sous la direction de
Sébastien Chapellon
et Jocelyn Lachance

• EDITIONS IN PRESS •

« On a commencé par couper l'homme de la nature, et par le constituer en règne souverain ; on a cru effacer ainsi son caractère le plus irrécusable, à savoir qu'il est d'abord un être vivant. Et, en restant aveugle à cette propriété commune, on a donné champ libre à tous les abus. Jamais mieux qu'au terme des quatre derniers siècles de son histoire, l'homme occidental ne put-il comprendre qu'en s'arrogeant le droit de séparer radicalement l'humanité de l'animalité, en accordant à l'une tout ce qu'il retirait à l'autre, il ouvrait un cycle maudit, et que la même frontière, constamment reculée, servirait à écarter des hommes d'autres hommes, et à revendiquer, au profit de minorités toujours plus restreintes, le privilège d'un humanisme, corrompu aussitôt né pour avoir emprunté à l'amour-propre son principe et sa notion. »

Lévi-Strauss, C. (1973). *Anthropologie structurale 2*. Plon.

Sommaire

Présentation des autrices et auteurs	9
Introduction.....	13

Jocelyn Lachance et Sébastien Chapellon

Partie 1 **Penser le devenir adulte avec le vivant**

Penser la place de l'initié dans l'ensemble du vivant	23
--	-----------

Jocelyn Lachance

Les rites de séparation (ou perdre provisoirement sa place dans l'ensemble du vivant)	24
Rites de marge (ou l'expérience liminaire avec le vivant non-humain) ...	29
Rite d'agrégation (ou réactualiser sa place d'humain dans l'ensemble plus vaste du vivant).....	33
Conclusion	37

Amnésie socioculturelle de la nature et rites de passage contemporains	39
---	-----------

Mara Sierra-Jiménez

Introduction.....	39
Les rites de puberté sociale : l'origine de l'éducation à la nature?	41
De la dimension symbolique du vivant non-humain dans le rite : l'exemple de l'arbre.....	45
De l'amnésie socioculturelle de la nature.....	50
Conclusion	53

Un rite de passage des mineurs délinquants par le milieu naturel..... 57

Claire Palmiste

Introduction.....	57
Le CER de Cacao : un lieu de passage en milieu naturel	60
La forêt comme expérience liminaire et de la limite	65
Réalité de la phase liminale.....	70

Partie 2 Devenir femme avec le vivant

Les « Femmes de la forêt » 77

Clarisse Ansoe-Tareau et Marc-Alexandre Tareau

Devenir femme chez les Businenge : le rite du gi pangî	79
Le gi pangî, gage de perpétuation des connaissances autour de la flore et du monde des <i>Obia</i>	86
Les plantes de la forêt, une inscription par le bain dans le monde des esprits (<i>Obia</i>)	89

Plantes et puissance féminine 93

Rosuel Lima-Pereira

Introduction.....	93
La fonction sacerdotale et sociale dans les croyances afro-brésiliennes.....	95
Le <i>terreiro</i> , lieu du rite d'initiation et espace de socialisation.....	101
Conclusion	106

L'Ainayikali..... 109

Mireille Ho-Sack-Wa/Badamie

Contexte et objectif de la recherche.....	110
Le rite de passage des jeunes filles Kali'na : le Déroulement de la cérémonie de Tumunda ma.....	112
Un rite de passage comme rite d'institution de l'identité amérindienne.....	117
Des convictions liées à l'univers ancestral cosmogonique et à la philosophie chamanique	118

Partie 3

Devenir homme avec le vivant

Grandir en forêt 127

Thierry Goguel d'Allondans

En forêt chez les Batwa	129
La sylvie	131
Du cru au cuit	133
Une éducation horticole	135
Bestiaire.....	136
Tradition et modernité.....	138
Conclusion.....	142

Si tu apprends à tuer l'animal sans faire le mal, tu seras un homme, mon fils..... 143

Chô Ly

Introduction.....	143
Les esprits Hmong.....	146
L'utilisation des animaux dans la vie hmong	147
La séance de chamanisme hmong : une initiation à la vie d'adulte	151
Adaptation au monde occidental.....	154
Les attentes des familles : ce que le mariage implique dans la vie de clan	156
Conclusion.....	158

Le Gol 161

Sébastien Chapellon

En préambule : l'histoire du Gol et des travaux le concernant	162
Plonger pour changer	167
Comprendre le vivant non-humain pour survivre.....	170
Grandir, c'est se préparer.....	172
Une tradition devenue dangereusement célèbre	173

Partie 4

Devenir adulte, paysages et géographie

Les eaux de l'arrachage et de l'arrachement ou les rites de passage des âges de la vie181

Mylène Danglades

Le franchissement d'un seuil	182
Un lézard d'enfant	186
L'enchevêtrement des rites de passage	191
La loi et l'esprit de la loi	193
Conclusion	201

Le passage ambigu 203

Marc Lony

Symptômes.....	206
Une contemporanéité non intégrante.....	208
Une histoire à deux temps	211
Un devenir <i>à corps perdu</i>	212

Ecoblakness et milieu urbain 217

Marc Lony

Deux « risques » de passage.....	220
Le « grandir au contact du vivant » est-il encore possible?	228

Bibliographie générale235



Présentation des autrices et auteurs

Les directeurs d'ouvrage

Sébastien Chapellon est psychologue clinicien et maître de conférences en psychologie à l'Université de Guyane (Unité de Recherche MINEA-EA-7485). Il travaille notamment sur les enjeux liés au travail d'équipe en institutions médicosociales et s'intéresse particulièrement aux processus de l'adolescence et à ce qui peut les entraver.

9

Jocelyn Lachance est chargé de recherche HDR à l'ITS Pierre Bourdieu, docteur en sociologie de l'Université de Strasbourg et en sciences de l'éducation de l'Université Laval (Québec), et chercheur associé au laboratoire MINEA de l'Université de Guyane. Ses recherches socioanthropologique portent sur le devenir adulte dans les sociétés hypermodernes. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Les paradoxes de l'engagement. Construire son avenir dans un monde qui s'effondre* (PUL, 2023).

Les autrices et auteurs

Clarisse Ansoe-Tareau est interprète et médiatrice en langues businenges, présidente de l'association Mélisse.

Myène Danglades est maîtresse de conférences en Cultures et langues régionales au Laboratoire MINEA (Migrations, interculturalités et éducation en Amazonie), dont elle est la directrice.

Thierry Goguel d'Allondans est éducateur spécialisé (DE), anthropologue (Ph. D.), retraité de l'enseignement supérieur et chercheur associé au Laboratoire interdisciplinaire en études culturelles/*Lab for interdisciplinary cultural studies* LinCS, UMR 7069 (CNRS, Université de Strasbourg). Il est l'auteur de nombreux ouvrages. Il a récemment co-dirigé avec Jonathan Nicolas le livre *Refaire famille. Pour en finir avec les stéréotypes de genre* (Chronique sociale, 2024).

Mireille Ho-Sack-Wa/Badamie est chercheuse associée à l'unité de recherche Migrations interculturalités et éducation en Amazonie (MINEA UR 7485). Ses travaux portent sur une étude comparative des arts autochtones en perlerie amérindienne. Dans sa thèse, elle met en évidence le rapport de la femme amérindienne Kali'na à cette culture artistique, en déclinant les aspects littéraires, philosophiques, anthropologiques, historiques et sociologiques de ce savoir ancestral. Première femme docteure guyanaise d'origine Tilewuyu Kali'na, elle a écrit plusieurs articles scientifiques et est l'autrice de *Kaleda : la Jeune Fille d'Ipoloman* (Éditions Makoki, 2020).

Rosuel Lima-Pereira est maître de conférences en Civilisation brésilienne à l'Université de Guyane. Il est docteur en Études ibériques et ibéro-américaines par l'École doctorale Montaigne humanités de l'Université de Bordeaux-Montaigne. Ses travaux de recherches portent sur le sébastianisme au Brésil, l'imaginaire, les représentations, les croyances amérindiennes et afro-brésiliennes, le syncrétisme religieux et sur la formation de l'identité brésilienne.

Marc Lony est professeur des universités en littératures française et francophone à Loyola Marymount University de Los Angeles. Récemment, il travaille sur la littérature et la culture de la Guyane.

Chô Ly est un linguiste hmong lauréat d'une bourse bilatérale donnée par le gouvernement australien. Il a effectué une partie de ses recherches dans ce pays avant de continuer en Guyane, aux États-Unis et en France. Il a enseigné aux États-Unis et au Mali avant d'enseigner à l'université de Guyane. Il s'est ensuite installé en Californie où il enseigne le hmong et le français à Merced College en tant que chargé de cours.

Claire Palmiste est maîtresse de conférences en études anglophones à l'Université de Guyane. Sa thèse doctorale a mis en évidence les enjeux historiques, idéologiques et sociologiques de l'adoption transraciale d'enfants autochtones par des familles blanches aux États-Unis dans les années 1950-1970. En parallèle des recherches qu'elle mène sur les politiques sociales et les représentations des peuples autochtones aux États-Unis et dans la Caraïbe, elle étudie la prise en charge de la délinquance juvénile dans la Caraïbe francophone et anglophone en contexte colonial et « postcolonial ».

11

Mara Sierra-Jiménez est docteure en géographie socioculturelle spécialisée dans les relations de collaboration entre les humains et le vivant non-humain et plus particulièrement sur les problématiques de l'amnésie socioculturelle générationnelle de la nature. Elle possède une vaste expérience dans l'évaluation de dispositifs d'éducation à la nature et la collecte de données qualitatives, dont la cartographie sensible et expérientielle auprès des jeunes qu'elle a rencontrés dans différents pays (Danemark, Croatie, Suisse, France, Sénégal, Québec). Elle est actuellement chercheuse postdoctorale au sein de l'INRAE-UR ETTIS (environnement, territoires en transition, infrastructures, sociétés) et de l'Université de Bordeaux.

Marc-Alexandre Tareau est docteur en ethnobotanique et chercheur en anthropologie de la santé (CHU de Guyane).



Introduction

Jocelyn Lachance et Sébastien Chapellon

Dégradation de la biodiversité. Dérèglement climatique. Théories de l'effondrement. Les jeunes grandissent aujourd'hui dans un contexte fortement marqué par les enjeux environnementaux. Les lendemains ne sont plus seulement colorés par les incertitudes au sujet de l'avenir professionnel. Si l'horizon devient menaçant, c'est aussi parce que le vivant se dégrade et se déchaîne ; les scientifiques alertent sur les incidences de la disparition annoncée d'espèces animales et végétales. Parallèlement, les catastrophes naturelles qui se multiplient sont autant de signes forts de l'impact de l'activité humaine sur le climat. Et en même temps, l'importance de la « nature » dans la vie quotidienne ne semble jamais avoir été si prégnante. Forts de l'expérience de la crise sanitaire, des millions d'individus ont redécouvert le luxe de la fréquentation des espaces verts, l'avantage de vivre dans des villes où le ciel est bleu et l'air respirable. Dans ce contexte de transition, des mouvements sociaux témoignent en même temps de la difficulté à trouver sereinement des voies de compromis. Le vivant est à la fois la cible de décisions problématiques et la solution pour retrouver le bien-être. Ainsi des préoccupations concernant ce vivant se multiplient et se renforcent, notre intérêt semblant proportionnel au danger que sa disparition fait courir à l'espèce humaine...

Au-delà des enjeux vitaux qui nous poussent désormais à vouloir prendre soin de la « nature », quels liens réels et symboliques nous unissent encore à elle ? Un effort psychique semble aujourd'hui

nécessaire pour bâtir et rebâtir des identifications à cet environnement menacé (Faure, 2022). L'Homme occidental doit non seulement réapprendre à vivre avec lui, mais à l'heure où il semble de plus en plus fragile et où monte le désir de le protéger, notre lien au vivant non humain demeure teinté d'ambivalence. Naguère, la représentation de ce vivant aussi puissant qu'inquiétant s'imposait à tous. En Europe, les histoires racontées aux enfants se déroulaient aussi dans d'immenses et impénétrables forêts, peuplées de mystérieux esprits. À l'instar du Petit Poucet, il importait d'apprendre à connaître les règles permettant de vivre avec la faune et la flore sous peine d'être sanctionné par elle.

Au cours des derniers siècles, les sociétés occidentales ont développé un potentiel technologique fondé sur la pensée scientifique, qui leur a permis de mieux survivre, d'un certain point de vue, en créant l'idée de « nature » pour mieux la contrôler (Roudinesco, 2021). Ces sociétés sont parties à la conquête du globe avec l'idée que l'humain devait la dominer et la mettre à son profit. Ce système de pensée lui conférant un caractère utilitariste s'est ainsi propagé avec l'« œuvre coloniale ». Pour assouvir leurs visées expansionnistes, les colons ont alors exploité les ressources s'offrant à eux. Or c'est notamment parce qu'ils ont été associés à cette « nature » que les Noirs ont été asservis et que les Amérindiens ont été réduits au rang de marchandise. La domination de la « nature » a ainsi eu pour corollaire l'invention des « êtres de nature » eux aussi offerts à l'exploitation (Laurent, 2024)¹.

L'emploi du terme « nature » rappelle donc comment certaines sociétés ont été attaquées au cœur même de leurs représentations du vivant non-humain. Dans cet ouvrage, ce sont précisément ces sociétés qui nous intéressent parce qu'elles ont résisté et résistent encore à l'oppression consumériste, mais aussi parce que leur examen interroge le rapport singulier qu'elles entretiennent avec le vivant,

1. C'est pour marquer ce biais inhérent à la pensée occidentale que le terme très controversé de « nature » est volontairement employé dans cet ouvrage.

ce qui est à même de nous fournir des enseignements inestimables. Ne serait-ce qu'en rappelant qu'il existe diverses manières d'appréhender ce vivant, d'interagir avec lui en développant de nouvelles relations symboliques. « Grandir au contact du vivant » explore la diversité des modalités de construction de ces dernières, en prenant pour point d'entrée les rites de puberté sociale. Les textes composant cet ouvrage montrent donc que ces rites sont, non seulement de précieux outils de transmission de connaissances, de savoir-faire, mais aussi d'institution de relations symboliques au vivant et de manières d'être humain. Aussi ces rites ne sont pas seulement à observer comme des modalités du devenir adulte, mais aussi comme des médiateurs d'une certaine forme d'éducation à l'environnement.

Philippe Descola (2005, 2019) le souligne depuis plusieurs années : à la séparation entre monde humain et « nature » que transmettent les Occidentaux à leurs enfants s'oppose d'autres visions dans lequel l'humain s'intègre parfaitement. Les enfants et les adolescents par le monde grandissent dans des contextes où ils s'approprient des représentations singulières du vivant. Les anthropologues ont déjà évoqué son importance dans les rites de puberté sociale des sociétés prémodernes. Les mythes qui les accompagnent donnent sens à l'origine du monde, en accordant une grande place à la personnification de la faune et de la flore, de la géographie et des planètes. La Terre, le Ciel et la Mer, pour ne nommer qu'eux, jouent des rôles centraux dans le déroulement des rites, et des éléments du vivant, comme des coquillages et des arbres, des feuilles et des animaux y sont employés. Leurs pouvoirs magiques, médicaux, favorisent tantôt la guérison, parfois la purification. Les connaître, c'est leur parler, manipuler avec respect leur propriété et leur secret. Des personnes ou des clans sont parfois associés à une espèce animale ou végétale, et les rites de puberté sociale sont alors l'occasion de confirmer cet attachement. Le vivant non-humain y est omniprésent, à la fois parce qu'il est central dans les récits accompagnant les rites et parce qu'il joue un rôle concret dans leur déroulement. Mais comment ces rites de puberté sociale renforcent-ils une certaine vision du vivant non-humain et

certaines relations symboliques avec lui ? En quoi peuvent-ils être compris comme des temps d'apprentissage de la place occupée par l'humain dans cet ensemble plus large du vivant ?

Pour répondre à ces questions, nous avons rassemblé ici les textes de chercheurs issus de différentes communautés culturelles de l'espace amazonien auxquels se sont greffés d'autres collègues dont les travaux font écho à ce qui est observé chez les *Businenges*, les *Hmongs* et les *Kalin'a* de Guyane ainsi que dans la société afro-brésilienne. Cet ouvrage s'offre ainsi comme le résultat d'un chantier sur lequel se sont côtoyés des chercheurs issus de différents champs disciplinaires (sociologie, anthropologie, psychologie, sciences de l'éducation, langues et cultures régionales, sociolinguistique, ethno-botanique, géographie culturelle, civilisations et littérature), mais aussi de différentes appartenances culturelles, puisque, pour la plupart d'entre eux, il ne s'agit pas seulement de porter un regard sur « une » culture, mais de porter un regard sur « leur » culture. Une culture dont les particularités sont interrogées dans le but d'approcher une compréhension de l'universel d'une représentation du vivant qui se construit avec ou en l'absence de contact avec lui.

16

Ainsi, dans une première partie intitulée « Penser le devenir adulte au contact du vivant », Jocelyn Lachance souligne qu'il est possible d'interpréter les rites de puberté sociale comme des temps d'expérimentation de la place occupée par l'humain dans l'ensemble plus vaste du vivant. Revisitant le modèle théorique d'Arnold van Gennep, célèbre auteur du concept de rite de passage, il examine la façon dont l'initié vit différentes expériences au regard du vivant non-humain, qui en est toujours un acteur central. Il ouvre alors la porte à une analyse du rite de passage comme un moyen « d'éduquer à l'environnement ». Mara Sierra-Jiménez insiste ensuite sur l'amnésie socioculturelle de la « nature » (cette version occidentale du vivant non-humain), à entendre ici comme une dégradation non pas de la biodiversité, mais des dimensions symboliques attachées au vivant, comme conséquence de la transformation, voire de la disparition de

ces rites et d'un certain rapport symbolique à l'environnement. Elle rappelle qu'à la disparition de ces rites s'ajoute la disparition d'un univers de sens lié aux représentations du vivant non-humain, ce qui interroge le lien entre sauvegarde des rites de puberté sociale et préservation d'une certaine relation à ce vivant. Claire Palmiste conclut cette première partie à travers l'exemple de jeunes délinquants isolés sur l'« Île de verdure » qu'est le Centre éducatif renforcé (CER) de Cacao, l'autrice interroge comment des formes contemporaines de rites de passage mobilisent des milieux naturels dans leur fonctionnement. En effet, le vivant non-humain joue un rôle important dans l'expérience de ces jeunes, ce dont témoigne l'autrice à travers les récits recueillis auprès de ces derniers. L'exemple de ces jeunes placés dans ce CER nous aide alors à saisir ce qui reste et ce qui se perd dans la réactualisation de la structure anthropologique des rites de passage proposée par van Gennep et à comprendre les rôles du milieu naturel dans le « grandir » à l'adolescence. Il ressort notamment de cette première partie que l'étude des rites de puberté sociale peut donner de précieuses pistes de réflexion au sujet d'une éducation relative au vivant, mais aussi concernant les rôles du milieu naturel dans l'accompagnement des jeunes vers l'âge adulte.

17

Dans la deuxième et troisième partie, le rôle du vivant non humain est analysé dans des rites de puberté sociale destinés aux femmes d'une part et aux hommes d'autre part. Pour les uns comme pour les autres, l'apprentissage des propriétés de la flore et/ou de la faune s'accompagne de l'institution de dimensions symboliques spécifiques. Certains des apprentissages effectués durant le rite contribuent à renforcer la spécificité du genre féminin dans plusieurs sociétés. Clarisse Ansoe-Tareau et Marc-Alexandre Tareau nous font ainsi découvrir la manière dont l'identité de la femme *Businenge* se construit, non seulement à travers le rite du *Gi pangi*, mais plus encore dans la préparation de celui-ci. Les auteurs montrent en effet comment les jeunes filles sont préparées dès l'enfance à ce passage. Bien avant que le rite ait lieu, elles prennent connaissance du fait

qu'il leur faudra se doter de certaines connaissances et savoir-être pour que la cérémonie se déroule au mieux. On comprend que le devenir adulte des femmes *Businenge* est lié à la connaissance des propriétés des plantes et à l'apprentissage de techniques pour la préparation de bains ritualisés, qui révèlent la complexité de leur dimension médicinale, cosmétique et symbolique.

Les bains rituels sont aussi présents dans l'initiation des femmes Afro-brésilienne étudiée par Rosuel Lima-Pereira. Analysant le phénomène de transe observé au sein des *terreiros*, des lieux de cultes païens dans lesquels des rituels sont organisés en secret, l'auteur s'intéresse à son tour à un « modèle alternatif » dans lequel s'institue un rapport singulier de l'initié au vivant non-humain. L'auteur rappelle aussi l'histoire singulière de ces terreiros dans lesquels les Amérindiens et les esclaves fugitifs venaient jadis renouveler leurs forces pour résister à la domination de la société esclavagiste. La vie dans cet espace perdure aujourd'hui dans une société qui conserve non seulement des lieux secrets de culte, mais aussi un lien particulier avec le vivant non-humain.

Décoration, purification, guérison ; la flore joue un rôle central et surtout multiple, omniprésent dans la pratique rituelle. Les rites de préparation au mariage des femmes *Kali'na* examinés par Mireille Ho-Sack-Wa/Badamie, confirment l'importance du vivant non-humain dans les rites de puberté sociale des femmes. S'appuyant principalement sur l'exemple de sa propre famille, l'autrice montre comment les rites constituent des clés d'interprétation de la situation de l'humain dans un ensemble plus large fait de cycles, renvoyant ainsi la pratique rituelle à sa dimension cosmogonique. Le vivant non-humain en jeu ici ne se réduit plus à la faune et à la flore, il implique aussi la relation entre le corps de la femme et le mouvement des astres.

Chez les hommes comme chez les femmes, la connaissance du vivant non-humain apparaît comme un préalable à la répétition du rite dans le temps. La transmission du rite nécessite de connaître et de respecter le vivant non-humain et de s'appropriier les codes de la

vie en société. L'exemple de l'initiation à la chasse chez les hommes *Batwa* du Congo, analysé par Thierry Goguel d'Allondans, témoigne ainsi de la façon dont l'apprentissage progressif des secrets de la faune et de la flore permet un passage tout aussi progressif vers l'âge adulte, sans marqueur précis et spectaculaire comme dans les rites de puberté sociale. « Une éducation à l'environnement » autorise l'autonomisation, pas à pas des membres de la communauté. Une logique semblable, car inscrite dans le quotidien, caractérise l'exemple décrit par Chô Ly au sujet des garçons dans la communauté Hmong dont il est un membre. Savoir cuisiner le cochon se révèle être une marque forte de l'identité masculine, mais cette qualité ne peut s'exprimer sans une connaissance de l'ensemble des étapes menant à sa préparation. Ainsi, dès le plus jeune âge, le respect de l'animal s'accompagne notamment d'une connaissance des techniques d'abattage et d'éviscération. On ne devient homme qu'à la condition d'entrer dans ce rapport singulier à la vie de l'animal, à sa mort et à la mort de manière plus générale. Des connaissances spécifiques dont les hommes doivent disposer, des techniques qu'ils doivent maîtriser et des valeurs dont ils doivent faire preuve s'expriment aussi dans l'exemple du saut du *Gol*. Sébastien Chapellon montre alors que derrière le spectaculaire d'un saut dans le vide, pratique dans les Îles du Vanuatu, se cache notamment la nécessité de connaître l'environnement auquel les individus découvrent très tôt qu'ils devront s'y confronter...

Dans la quatrième et dernière partie, Mylène Danglades et Marc Lony explorent la dimension géographique du rite de puberté sociale. D'une part, Mylène Danglades aborde cette question à travers une lecture personnelle du roman *La Mulâtresse Solitude* d'André Schwarz-Bart. Les rites de puberté sociale peuvent aussi être des expériences d'arrachement à des espaces qui arrachent dans le même temps les individus à leur statut antérieur. L'expérience répétée de la séparation, omniprésente dans cet ouvrage, prend alors tout son sens lorsque des transitions s'expriment dans le déplacement

géographique et historique, ce qui n'est pas sans renvoyer l'initée à une certaine brutalité. D'autre part, Marc Lony traite la question du devenir adulte chez de jeunes Noirs américains. Il interroge les règles du grandir dans un milieu urbain, fort éloigné des milieux naturels ancestraux. De la violence d'une confrontation à une géographie idéalisée de l'Homme blanc (la fameuse *wilderness*), mais imposée jadis à l'Homme Noir, à la violence contemporaine d'un milieu urbain devenu à risque, l'auteur pose la question de ce qui reste comme repères dans l'environnement immédiat dont dispose un adolescent Noir américain contemporain. L'ouvrage se conclut ainsi sur cette analyse de la difficulté à grandir dans des contextes à la fois marqués par la dureté de la stigmatisation, mais aussi de la disparition de rites anciens dans des milieux dont ne reste de la « nature » qu'un souvenir lointain...

Finalement, le lecteur est donc invité à une réflexion sur ce qui se joue dans ces rites de puberté sociale, sur les modalités (perdues?) d'une certaine forme de socialisation et donc, dans une certaine mesure, d'éducation à la faune et à la flore, à la géographie, et aux relations symboliques qui unit les humains à eux...

Dégradation de la biodiversité, dérèglement climatique... les jeunes grandissent aujourd'hui dans un contexte devenu menaçant. Comment renouer avec le vivant ? Quels liens nous unissent encore à la nature ?

C'est l'objet de ce livre qui étudie des sociétés où le vivant occupe toujours une place centrale et d'autres où le lien au vivant a été perdu.

Les plantes, les animaux jouent, dans certaines sociétés (Amazonie, Afrique centrale, Océan Pacifique...), un rôle majeur dans les rites de puberté sociale : objets rituels, symboles de purification, de guérison... **Comment, grâce à ces expériences, les jeunes s'approprient-ils leur environnement ?** Mais ce livre interroge aussi la perte de ce lien au vivant dans les sociétés occidentales urbanisées, industrialisées, connectées... **Comment réapprendre à vivre avec lui ?**

Cet ouvrage explore des horizons d'une incroyable richesse, des modèles d'autres cultures, et interroge l'éducation et le faire grandir en Occident. Un ouvrage rare, novateur et essentiel, au cœur des enjeux contemporains.

Les directeurs de l'ouvrage

Sébastien Chapellon est psychologue clinicien et maître de conférences en psychologie à l'Université de Guyane (Unité de recherche MINEA-EA-7485).

Jocelyn Lachance est chargé de recherche HDR au CRÉDATS (ITS Pierre Bourdieu) et chercheur associé au laboratoire MINEA de l'Université de Guyane.

Les auteurs : Clarisse Ansoe-Tareau, Mylène Danglades, Thierry Goguel d'Allondans, Mireille Ho-Sack-Wa Badamie, Rosuel Lima-Pereira, Marc Lony, Chô Ly, Claire Palmiste, Mara Sierra-Jiménez, Marc-Alexandre Tareau.



20 € TTC France

ISBN: 978-2-38642-557-8

Visuel de couverture: © Doni - Adobe Stock

www.inpress.fr

Ce livre est publié
avec le soutien du

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE